

Dans le flanc d'une montagne, minée par les vagues, s'ouvre une grotte immense où l'onde, refoulée par le vent, s'amoncelle et se partage en deux courants. C'était autrefois une rade sûre pour les matelots surpris par la tempête. C'est dans cet antre, à l'abri de l'énorme rocher, que Protée se retire. Cyrène y place son fils, le dos tourné à la lumière, et se tient à l'écart, enveloppée d'un nuage.

Déjà l'ardent Sirius, dont l'Inde est dévorée, embrasait la voûte des cieux ; déjà le soleil, au milieu de sa carrière, desséchait l'herbe des prairies, et de ses feux brûlants échauffait jusqu'au fond de leur lit le limon des rivières. Alors Protée, quittant le sein des flots, regagnait sa grotte. Il marche : autour de lui les humides habitants de l'onde bondissent et font jaillir au loin une rosée amère. Les phoques s'endorment çà et là sur le rivage ; et lui, tel qu'on voit un berger sur les montagnes, lorsque l'étoile du soir ramène les jeunes taureaux des pâturages, et que le bêlement des agneaux excite l'avidité des loups, il s'assied au milieu d'eux sur un rocher, et compte son troupeau.

Aristée, profitant de l'occasion favorable pour s'emparer du vieillard, lui laisse à peine le temps d'étendre ses membres fatigués : il s'élance en poussant un grand cri, le saisit et l'enchaîne. Protée déploie toutes les ressources de son art : il prend mille formes merveilleuses, se change en feu, en bête féroce, en onde fugitive. Mais, dès qu'il voit toutes ses ruses impuissantes, il cède, reprend sa forme première, et, parlant enfin d'une voix humaine : « Jeune téméraire, dit-il, qui donc t'a conseillé de pénétrer dans ma demeure ? Que me veux-tu ? — Tu le sais, oui, tu le sais, répond Aristée. Nul ne peut t'abuser. Cesse toi-même de vouloir me tromper. C'est pour obéir aux ordres des dieux que je suis venu chercher ici un remède à mon infortune. » A ces mots, le devin, faisant un violent effort, lance sur Aristée un regard enflammé de courroux, et, frémissant de rage, révèle en ces mots les secrets du Destin :

« La vengeance d'un dieu te poursuit : tu expies un grand forfait. Le malheureux Orphée, pour te punir de lui



avoir ravi son épouse, t'inflige ce châtiment, qui, grâce aux Destins, n'égale pas encore ton crime. Un jour, pour échapper à ta poursuite, elle fuyait à pas précipités le long du fleuve; et l'imprudente ne vit pas à ses pieds, dans les hautes herbes de la rive, un énorme serpent qui lui donna la mort. Les Dryades, ses compagnes, remplirent les montagnes de leurs cris; les sommets du Rhodope la pleurèrent; les cimes du Pangée, la terre de Rhésus, consacrée à Mars, les Gètes, l'Hèbre et les champs d'Orithye gémirent sur son trépas. Pour lui, consolant sa douleur par les accords de sa lyre, il se tenait sur la rive solitaire, et là, tendre épouse, il te chantait au lever de l'aurore, et te chantait encore au déclin du jour.

« Il osa pénétrer jusqu'aux portes du Ténare, dans les sombres demeures de Pluton, et, traversant ces bois où règne une ténébreuse horreur, il aborda les Mânes et leur roi formidable, et ces divinités que les pleurs des humains n'ont jamais attendries. Il chantait, et, touchés de ses doux accords, les ombres légères, les pâles fantômes accouraient du fond de l'Érèbe, aussi nombreux que ces oiseaux qui se rassemblent par milliers dans les forêts, lorsque le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes. C'étaient des mères, des époux, des héros magnanimes, moissonnés par le trépas, des enfants, de jeunes vierges, des fils à la fleur de l'âge, placés sur le bûcher aux yeux de leurs parents; victimes que le sombre marais du Cocyte, bordé d'affreux roseaux, environne de ses eaux dormantes, et que le Styx enferme neuf fois des replis de son onde. Ses chants émurent l'enfer lui-même et le Tartare, ce profond séjour de la Mort, et les cruelles Euménides aux cheveux entrelacés de noirs serpents; Cerbère retint sa triste voix dans ses gueules béantes, et le vent cessa de faire tourner la roue d'Ixion.

« Enfin Orphée revenait des enfers après avoir échappé à tous les périls, et Eurydice, rendue à ses vœux, remontait au séjour de la lumière en suivant son époux (ainsi l'avait ordonné Proserpine), quand un délire soudain s'empara de l'aveugle amant : faute bien pardonnable, si l'enfer savait



pardonner. Presque aux portes du jour, il s'arrête, hélas ! il oublie sa promesse, et, vaincu par l'amour, il tourne la tête pour regarder sa chère Eurydice. Au même instant s'évanouit le fruit de tant de peines ; le pacte conclu avec l'impitoyable tyran est rompu, et trois fois l'Averne retentit avec fracas.

« Ah ! malheureuse, s'écrie-t-elle ; qui donc me perd et te perd ainsi que moi, cher Orphée ? Quelle fureur barbare ! Déjà les cruels Destins me rappellent, et le sommeil ferme mes yeux pour jamais ! Adieu. L'éternelle nuit m'enveloppe et m'entraîne, sans que je puisse te presser de mes mains défaillantes : hélas ! je ne suis plus à toi. » Elle dit, et disparaît à ses yeux comme une légère vapeur qui se dissipe dans les airs. Orphée veut en vain la saisir et lui parler encore ; il n'embrasse qu'une ombre ; il ne la revoit plus, et le nocher des enfers lui défend de repasser l'onde qui les sépare. Que faire ? où porter ses pas après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs, par quels accents fléchir les divinités infernales ? Déjà l'ombre d'Eurydice passait dans la barque fatale.

« Orphée, dit-on, pleura sept mois entiers son malheur sur les bords déserts du Strymon, au pied d'une roche escarpée, et fit retentir de ses gémissements les antres glacés de la Thrace. Sa voix adoucissait les tigres, et les chênes accouraient à ses magiques accords. Telle, à l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle déplore la perte de ses petits, qu'un laboureur inhumain a surpris et enlevés de leur nid, lorsqu'ils n'avaient pas encore de plumes. Elle passe la nuit à gémir, et, perchée sur la branche, elle recommence sans cesse son chant de douleur, et remplit de ses tristes accents tous les lieux d'alentour.

« Ni l'amour, ni l'hymen ne purent toucher son cœur. Seul, il errait à travers les glaces des régions hyperboréennes, sur les bords neigeux du Tanaïs, et dans les plaines du Riphée, couvertes d'éternels frimas, pleurant Eurydice et l'inutile bienfait de Pluton. Irritées de ses dédains, les femmes de la Thrace le mirent en pièces, au milieu des mys-



tères sacrés et des orgies nocturnes de Bacchus, et dispersèrent ses membres dans les champs. Sa tête, séparée de son cou d'albâtre, fut jetée dans l'Hèbre. Mais, tandis qu'elle roulait emportée par l'onde rapide, sa langue glacée redisait encore d'une voix mourante : « Eurydice ! ah ! malheureuse Eurydice ! » et l'écho des rives répétait : « Eurydice ! »

A ces mots, Protée se replonge dans la mer, et fait tourner au-dessus de sa tête l'onde écumante. Mais Cyrène n'abandonne point Aristée ; elle s'empresse de calmer ses craintes : « Mon fils, dit-elle, bannis de ton cœur les chagrins qui t'accablent. Tu connais la cause de tes malheurs : les nymphes avec lesquelles Eurydice dansait dans les bois sacrés ont fait périr tes abeilles. Va donc en suppliant leur porter des offrandes ; implore ta grâce et adresse-leur des vœux ; tes hommages fléchiront aisément leur courroux. Mais apprends d'abord comment tu dois les invoquer. Choisis, sur les sommets verdoyants du Lycée où paissent tes troupeaux, quatre taureaux superbes et autant de génisses dont la tête n'ait pas encore porté le joug. Élève quatre autels près du temple des nymphes ; enfonce dans la gorge de ces victimes le couteau sacré, et abandonne leurs corps dans le bois sacré. Puis, quand la neuvième aurore se lèvera à l'horizon, tu offriras aux mânes d'Orphée des pavots, symbole de l'oubli ; tu apaiseras Eurydice en sacrifiant une génisse, et, après avoir immolé une brebis noire, tu rentreras dans le bois. »

Docile aux ordres de sa mère, Aristée se rend aussitôt dans le temple, élève quatre autels, immole quatre taureaux superbes et autant de génisses dont la tête n'a pas encore porté le joug. Puis, quand la neuvième aurore s'est levée à l'horizon, il offre un sacrifice aux mânes d'Orphée et retourne dans le bois. Tout à coup, ô prodige incroyable ! des entrailles corrompues des victimes, à travers les flancs qu'elles déchirent, on voit s'élancer en bourdonnant des milliers d'abeilles qui se répandent dans les airs comme un nuage immense, se reposent sur la cime d'un arbre, et restent suspendues en grappes à ses flexibles rameaux.